

Georges Froccia

J'ai croisé mon cadavre

Introduction de l'introduction

Avant de commencer mon exposé proprement dit, je voudrais vous parler du dernier livre de Gérard Haddad, pas du tout pour faire sa pub, mais pour que vous notiez un changement renversant : Il travaille dans ce livre la question de la fratrie et fait la démonstration que ce n'est plus l'œdipe c'est à dire la question intergénérationnelle qui est fondamentale et première mais celle du frère, celle de la fratrie. C'est ce que j'ai entendu clairement et très précisément de sa bouche dimanche matin sur France Culture. Vous pouvez évidemment retrouver cette interview.

Ce que je veux mentionner à partir de cet exemple-là, et c'est l'introduction de mon introduction, c'est que les textes psychanalytiques, en particulier ceux de Freud et de Lacan ne disent pas des vérités. Ceux qui les présentent comme des vérités sont des psychos rigides. Mais tous ces textes sont des sources infinies de créativités nouvelles pour les praticiens de la psychanalyse qui ont besoin de se construire une religion personnelle, religion selon l'étymologie de relegere, c'est-à-dire lire, lecture, relire. Religion indispensable de l'analyste pour, faut-il le souhaiter, que les analysants puissent créer à leur tour la religion qui leur convient.

À partir du moment où l'inconscient et bien évidemment le transfert restent centraux, le texte produit par celui qui pratique la psychanalytique, produit inévitablement un élément qui s'ajoute au corpus des textes fondamentaux de la psychanalyse. Il rentre, ce texte, dans la trame qui constitue le corps de la psychanalyse. (Je n'oublie pas la sexualité infantile comme référent central. Elle est devenue de nos jours un fondement tellement évident, qu'il allait de soi pour moi de ne plus l'évoquer).

Voici maintenant la religion qui me constitue et à partir de laquelle fonctionne ma pratique psychanalytique.

JE CROIS EN CE QUE JE NE CONNAIS PAS.

Je crois en l'inconscient, je crois au transfert et je crois à l'*amort*, néologisme lacanien qui avec le préfixe privatif *a*, définit la nécessité fondamentale pour le sujet de repousser la mort. Ce qui est une manière de *faire Avec* la mort. Et comme l'*amort*, en ce qui me concerne, correspond au réel lacanien, c'est-à-dire, à ce qui échappe, à ce qui ne se maîtrise pas ; je crois également en une trinité qui est le tissage du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Ainsi posé le cadre, je dis que J'ai croisé mon cadavre, titre de mon intervention. Le cadavre c'est le corps sans ses habillages culturels. J'ai croisé mon cadavre est une rencontre fulgurante et terrassante qui ne s'écrit pas. C'est ce qui s'inscrit dans l'angoisse. Il n'y a pas d'écriture pour l'absorber. Vous avez tous rencontré votre cadavre. Il n'y a pas dans cette rencontre, une seconde écriture qui pourrait remplacer une première puisqu'elle n'existe

pas. Comment faire avec ce qui ne se remplace pas ? Quel est le discours du psychanalyste face à l'analysant pénétré par l'angoisse ?

IL Y A CE QUI S'ÉCRIT.

Le *grand Autre* s'est construit à partir des mythes culturels et ses particularités chez chacun d'entre nous se sont tissées avec le *réel*. De ce fait, à toute forme que peut prendre le cadavre, correspond une construction particulière du *grand Autre*. Le cadavre a la tessiture que lui a donnée le *grand Autre*. Le cadavre imaginaire et symbolique du samouraï n'a rien à voir avec celui du djihadiste, ni avec celui qui a été élevé au biberon des monothéismes traditionnels.

Ce que nous rencontrons dans la souffrance psychique, c'est un *Grand Autre* qui borde inefficacement ce trou qu'est le *réel*.

C'est ce que nous pouvons avancer pour toutes les personnes qui consultent un psychanalyste. Ces mythes repérés comme aliénants révèlent que ce trou peut se border *Autre-ment*.

La création, c'est une lecture *Autre* puis une écriture *Autre*. L'analyste, nous dit Lacan dans le séminaire *le moment de conclure*¹, c'est un rhéteur parce qu'il est le « *supposé-savoir-lire-autrement* ». Lire *Autre-ment* ce qui est écrit. Ce qui est écrit c'est tout ce qui est du registre du mythe, de la doxa, de la culture et des constructions humaines. J'ouvre le mythe et je me construis mon mythe *Autre-ment*. Tout en sachant que mon mythe ment tout autant que les autres mais il me convient, je me le suis choisi. Je me construis ma religion personnelle comme disait Gérard Pommier, ici, il n'y a pas bien longtemps.

Quel devenir pour la psychanalyse ? Interrogeons-nous cette année à l'AEFL. Il est évident qu'il est question de la religion individuelle que se construit l'analyste qui va permettre aux analysants de construire la leur. Religion dans le sens de l'étymologie, relegere, relire.

Ouvrir la doxa, ouvrir la religion instituée par le politique pour aller vers une religion de l'individuel, c'est ce que Freud et Lacan ont proposé. Ils ont fait ce qu'ils ont pu en cette direction. Ils se sont révoltés pour se désaliéner d'une doxa. Cela ne les a pas empêchés de rencontrer des impasses et d'y rester. Tout simplement là où ils n'ont pas pu ne pas mettre un bouchon.

Dans *L'homme Moïse et le monothéisme*, Freud va jusqu'à faire chavirer le mythe fondateur du monothéisme : Moïse n'est pas Juif écrit-il et en plus il n'a pas existé mais se trouve être la concaténation de deux hommes appartenant à des époques différentes.

De son côté Lacan donne un coup fatal aux mythes en posant le *réel*, comme « *Zéro absolu* »². Origine impossible à appréhender. Il s'agit donc, de cette origine, de cet impossible de s'en détourner pour s'orienter vers la poésie. Poésie Lacanienne qui écarterait même, irrémédiablement, les concepts de père et de mère puisque nous ne devrions parler dorénavant que de *Pouâtes*. En effet, les parents devront incarner l'orientation artistique pour pouvoir la proposer et la transmettre à leurs enfants. De ce fait, il est à envisager pour Lacan de remplacer les parents par des *pouâtes*. Je le cite : « pour-

¹. Jacques Lacan, séminaire, *Le moment de conclure*, éditions ALI, page 36, séance du 10 01 78.

². Jacques Lacan, séminaire *Le Sinthome*, éditions ALI, page 121.

³. Jacques Lacan, séminaire *l'insu*, éditions ALI, page 132.

⁴. Jacques Lacan, séminaire *l'insu*, éditions ALI, page 22, leçon du 14 décembre 76.

⁵. Elisabeth Godart et Jean Pierre Bénard, *Freud, Lacan... Quel avenir*, page 346

quoi ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un *pouôte* par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le *paspouâteassez* ?³

De plus, nos symptômes comme conséquence de nos mythes, Lacan va l'expliquer en inventant « *L'hystérique* », avec un y comme dans hystérique pour inscrire l'hystérique et de ce fait tous les symptômes à la fois dans l'histoire et le tore qui a pour spécificité de représenter la structure humaine qui fait que l'homme tourne en rond⁴.

L'homme tourne en rond s'il s'entête à vouloir boucher par un savoir théorique ce que rien ne peut boucher.

Nous sommes ici, à l'opposé d'une théorie qui se construit à partir du clivage premier et fondamental, entre celui qui a un pénis et l'autre qui ne l'a pas. Bien sûr, le pénis devient imaginaire puis phallus symbolique, bien loin de ses origines corporelles et vierge de toute corporéité nous dit-on. Mais que se passe-t-il dans l'inconscient ? Cette théorisation se verrouille et est présentée facilement comme vérité. Cette théorisation est devenue rapidement discriminante, elle a empêché la compréhension de certaines pathologies et s'est avérée inadéquate. C'est ce qu'avancent Jean-Pierre Bénard et Elisabeth Godart :

« Cette théorisation « aura contribué à ce que certains fassent de la psychanalyse une théopsychothérapie destinée à remettre le sujet dans le droit fil du dé-lire correct, assujetti et coupable. Ce dernier point est patent chez Freud qui cherche incessamment là où le sujet serait en faute relativement à une juste inscription dans le registre d'une famille convenue. Le péché œdipien se présente comme une faute originelle à laquelle aucun sujet n'échapperait, sauvé au dernier ressort par une singulière référence au Père comme fondateur. »⁵

Comprenons la férocité de certains exercée contre cette psychanalyse ; je pense à Deleuze, Guattari, Onfray, aujourd'hui. Je les approuve. Il y a une autre psychanalyse, il faut la faire connaître.

Dans ses derniers séminaires, dont *l'Insu* et *Le moment de conclure*, Lacan dit que cet échafaudage patriarcal, binaire et phallique ne peut rendre compte du réel. Il masque le réel, il le borde de mythes insatisfaisants, inopérants. Par l'intermédiaire du *grand Autre*, il escamote, dissimule, l'absence évidente de réponse à la question du mystère de la vie et pervertit, la confrontation à la détresse fondamentale de la vie et de la mort. Lacan s'escrime à nous le dire. En même temps qu'il propose les parents comme des *pouêtes*, il se décentre totalement du sexuel pour interroger la mort et la question du cadavre qui devient pivot de l'inconscient.

Croiser son cadavre et croiser une représentation de son cadavre, ce n'est pas la même chose.

Nous croisons répétitivement des représentations de notre cadavre dans la culture et toutes les formes artistiques. Croiser une représentation de son cadavre c'est croiser une forme de vie, une mascarade nécessaire. Il faut le savoir. Nous ne pouvons-nous en passer encore faut-il ne pas en être dupe pour pouvoir jouer à la dupe. La rencontre avec la pomme sûre, celle que l'on

ne peut plus manger, pourrie même, est l'une de mes premières rencontres avec la représentation de mon cadavre. Premier poème contenu dans la Méthode Boscher ou *la journée des tout petits* chez Belin, premier poème adressé aux écoliers du cours préparatoire dans les années cinquante, soixante.

« *Petite pomme au bord du pré,
Si je te donne un coup de pied,
Où iras-tu rouler ?
Oh je t'en prie,
Laisse-moi finir ma vie sous mon pommier.* »

La pomme dit quelque chose de la mort, un habillage de la mort. Mort liée à la maltraitance et à la séparation. Le pommier imposant et tutélaire, immédiatement propose la sécurité, la bien traitance et la sérénité. Origine et fin qui se rejoignent. Sécurisées et sécurisantes en même temps. Nous qui ne pouvons pas penser sans une origine, nous la trouvons possible, protectrice totalement. Origine et fin au même endroit. Un mythe est dit, un mythe est ouvert. Nous sommes dans la verticalité, nous ne sommes pas loin de l'ombre apaisante de Dieu.

C'est ici, autour du cadavre de la pomme que se construisent les histoires, les mythes, les religions et donc toutes les défenses pour mettre à distance la mort. Ainsi, l'homme qui ne peut pas ne pas préparer les corps morts pour la mort puis ensuite donner une construction à ces corps, introduit ici, la rigueur du rituel pour maîtriser quelque chose de la disparition et du cadavre. Se construit peu à peu le *grand Autre* qui exige une organisation autour de cet inéluctable. Une disparition qui doit se dire en forme de présence. Cette mort qui se situe au centre des préoccupations de l'humain doit être maquillée en représentations de vie. C'est l'œuvre du *grand Autre*.

Vous avez tous vu le film de *Jeux interdits* de René Clément. Les deux enfants, Paulette et Michel se mettent à créer des sépultures pour tous les animaux morts qu'ils découvrent. Ces sépultures sont métaphore du corps pour effacer le réel du corps, pour effacer la mort.

Nos sociétés, particulièrement celles d'aujourd'hui planifient obsessionnellement le faire et l'avoir. Elles font des propositions multiples pour profiter au maximum de la vie, propositions et productions successives et incessantes qui effaceraient la mort. C'est *l'amort*, avec le a privatif. Cette pomme pourrissante, en sécurité sous son pommier en est une. Le pommier c'est Dieu qui pourvoit à une fin sécurisé, Dieu dans toutes les figures de puissance et bien évidemment celle de la théorisation du phallus. Se trouver sous l'une de ces figures permettrait de se sentir plus fort, passage obligé bien évidemment par la rédemption et l'effacement du péché. D'où cette verticalité présente partout et tout le temps. Bien évidemment cela rate et particulièrement chez les personnes qui consultent. L'angoisse de mort perce. Ce qui signifie que ces sujets sont embourbés dans une relation mythique au grand Autre, une dépendance au désir de ce *grand Autre* qu'ils ne peuvent satisfaire.

Verticalité par rapport au *grand Autre* qui possède, du coup le corps et définit les règles qui entourent et pansent ce corps. Il en va bien évidemment aussi de penser les corps avec la pensée Si la mort c'est le réel ; le corps devient le grand Autre. Le grand Autre qui a recouvert et éloigné le cadavre.

IL Y A CE QUI NE S'ÉCRIT PAS.

Le corps est une écriture du *grand Autre* pour le *grand Autre*. L'écriture théorique psychanalytique qui puise dans le sexuel ne répond pas. Lacan, abandonne le sexuel pour poser le primat de l'interrogation du côté de l'amort : je le cite :

« *Le point d'interrogation (...) a sa réponse pour tout tétume un. J'écrirais ça l'amort* »⁶.

⁶. Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, éd. ALI, page 40, leçon du 17 janvier 1978

Ainsi, à ce moment de sa recherche, pour Lacan, l'objet perdu c'est l'éternité. Le temps, serait celui d'une vie marquée par la mort. Le rêve dirait l'absence de temps, l'éternité de ce fait. Le rêve dirait l'effacement de la mort, et constituerait une machinerie fertile en production mythique. Je cite Lacan :

« *L'absence de temps - c'est quelque chose qu'on rêve - c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort* »⁷.

⁷. Jacques Lacan, *Le moment de conclure*, éd. ALI, page 10, leçon du 15 novembre 1977.

Quelle conséquence à tirer de cela pour l'analyste ? C'est que cette nouvelle hypothèse de l'inconscient ne peut fonctionner que pour un analyste en rapport et en travail avec cette question de la mort, la question de sa propre mort. L'acceptation fondamentale au niveau de son discours, de ne pas maquiller son cadavre. C'est à dire ne pas boucher le discours de l'analysant par du maquillage. C'est ce qui peut se jouer très finement dans une analyse et c'est ce que Lacan explicite lorsqu'il définit la formation de l'analyste. Je le cite :

« *Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel (...) ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique* ».

Rien de plus clair : le clinicien doit faire entendre sa propre méconnaissance, sa capacité à accepter de devenir absence, n'être personne, c'est-à-dire ne pas prendre la place du Grand Autre. À son insu dans son rapport à l'absence, à sa capacité de s'effacer, il dit son rapport personnel à l'angoisse, là où se manifeste l'étrange et le bizarre. À son insu car c'est de ce rapport-là, celui de l'analyste à son cadavre, à sa capacité à être absent que l'analysant entend le trop plein aliénant de son propre mythe. Du coup, il en va de même du symptôme. Le symptôme qui peut être décrypté dans son rapport qu'il entretient avec la mort.

JE TERMINE :

Croire en ce que l'on ne sait pas et s'intéresser à ce que l'on ne sait pas, c'est donner la priorité à l'intuition et à la créativité. C'est une piste pour le

psychanalyste, partagée entre autre par Jean Paul Gilson. Je le cite :

« Cependant, il ne pourrait guère expliquer, celui-là, la certitude qui en l'an 1492, en pleine mer, décida C. Colomb à risquer la poursuite de l'aventure quand il savait que la moitié des vivres venaient d'être consommés, interdisant de fait, la possibilité d'un retour. Il y va d'autre chose que d'efficience : mais d'un savoir dans lequel l'analyste doit puiser sa certitude au même titre que le patient trouve la sienne dans son fantasme tout d'abord, dans son sinthome ensuite. » .